

LES CHOCS DE L'ANNÉE 2020



Mois après mois, nos experts partent à la découverte des nombreuses parutions discographiques pour en recueillir les pépites. En cette fin d'année, il est temps de distinguer les plus éblouissantes d'entre elles : de nos coups de cœur à nos coups de foudre en une quinzaine de somptueux CD.



Alexandre Kantorow

Mental d'acier, volonté d'airain, le jeune prodige, libre et audacieux, s'impose à nous plus que jamais. À 23 ans, il devient notre Artiste de l'année.

Et de trois ! Trois CHOCS de l'année à seulement 23 ans. Qu'on se souvienne. Il y avait eu le récital « À la russe » en 2017, vanté par Stéphane Friédérich (*Classica* n° 193), les *Concertos n°s 3, 4* et « *L'Égyptien* » de Saint-Saëns, qui avaient enthousiasmé Jacques Bonnaure l'an passé (*Classica* n° 214) et ce triptyque, que l'on serait tenté de baptiser « À la hongroise », Brahms, Liszt et Bartók, auquel Alain Lompech a succombé (*Classica* n° 225). Trois fois CHOC de l'année, si jeune, si vite, si tôt. Un record à battre ? Assurément pas. Alexandre Kantorow n'a rien de ces ogres qui semblent pouvoir englober les œuvres comme autant de hors-d'œuvre ni de ces athlètes à la carrure de déménageur qui pourraient tenir un piano à bout de bras. Comment y

parviendrait-il avec des « *mains en beurre* », lui qui avouait « *manque[r] de solidité* » à Olivier Bellamy (*Classica* n° 225). Ce n'est pourtant pas du beurre qui s'est répandu sur son clavier quand, en juin 2019, il joue les *Deuxièmes Concertos* de Tchaïkovski et de Brahms

lors de la finale du redoutable Concours Tchaïkovski à Moscou et remporte le premier prix, devenant, en outre, le premier Français à obtenir une telle distinction. « *Pendant ses épreuves [...], il y a eu des moments où le jeune musicien entrait dans une transe qui le propulsait*

soudainement à des hauteurs stratosphériques d'un point de vue instrumental et spirituel », rappelle Alain Lompech.

AVEC BEAUCOUP DE LIBERTÉ

Certes, son récital russe le voyait enjamber les chaussetrappes disséminées par Rachmaninov, Stravinsky et Balakirev et transformer son piano en un grand orchestre où se répondaient le souffle des vents et l'énergie implacable des percussions. Mais des pianistes à doigts de fer, il en existe des milliers à travers le monde. Des pianistes à mental d'acier, un peu moins. Alexandre Kantorow sait en effet rendre lisible une partition noircie de notes, labyrinthe propre à égarer le premier impatient venu. Si les mains s'échauffent, la tête reste froide, pour maîtriser la conduite, discipliner le récit et se préserver de toute esbroufe



SASHA GUSOV

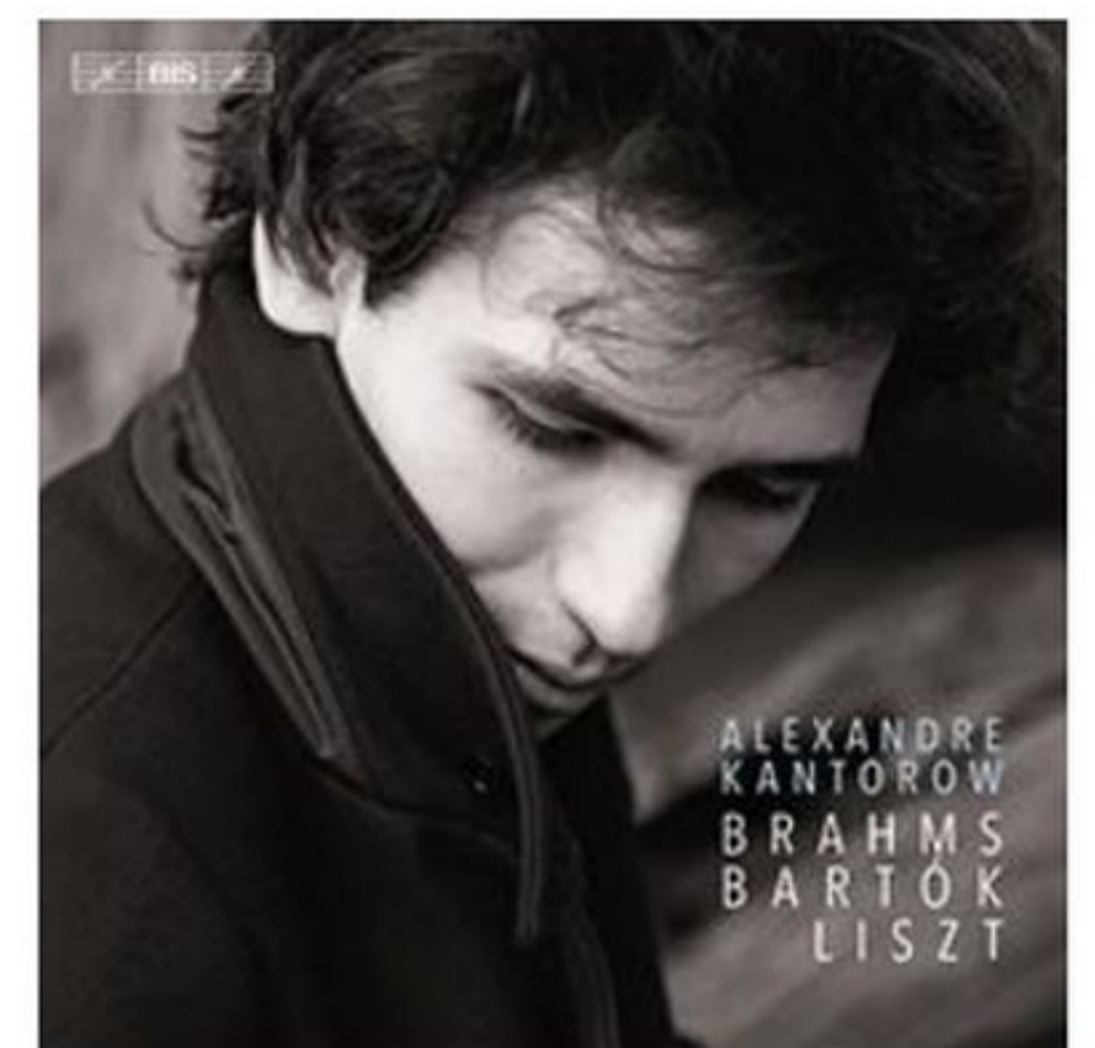
même si cet introverti qui a « du mal à se lâcher » profite de la musique pour se dépasser. Sa virtuosité est avant tout musicale, pas digitale, bien qu'il reconnaisse que « tout ce qui va vite [lui] est très facile ». Plus que pianiste, Alexandre Kantorow est artiste, jusqu'au bout des ongles. Dans Saint-Saëns, il joue « avec beaucoup de liberté dans un style quasi improvisé d'apparence mais en fait très surveillé ». Surtout, loin d'une retenue typiquement française, « il ose le grand style pianistique fin-de-siècle, utilisant toute la dynamique du clavier, du pianissimo le plus léger aux plus impressionnants fortissimos, articulant admirablement », écrivait Jacques Bonnaure. De Saint-Saëns, Kantorow va enregistrer les deux autres concertos bien qu'il « n'aime pas l'idée d'intégrale ».

Et il va pourtant faire de même avec les trois sonates de Brahms, dont il a donné une interprétation mémorable de la Première, unanimement plébiscitée par la rédaction de *Classica*. « Kantorow tire de son piano des sons qui évoquent les résonances d'un cymbalum, sa main gauche plantant des basses d'une profondeur et d'une sonorité d'airain, brillantes, abyssales et d'une netteté stupéfiante, très années 1930. La main droite chante avec éloquence et sans inertie, bien que le son vienne du fond du clavier, précise comme une flèche, sans aucun gras, et les deux mains offrent une lisibilité contrapuntique incroyable. Le mouvement lent, si Tristan et Isolde, se déploie dans l'espace et le temps avec intensité, sans sentimentalité et sans une seule coquetterie de diction », remarquait Alain Lompech. Le pia-

niste semble à l'unisson avec ce jeune Brahms, « fou, créatif, ambitieux, qui fait montre d'une liberté et d'une audace qu'il ne retrouvera qu'à la fin de sa vie » et « qui se laisse aller à l'élan et à la passion ». Déclaration étonnante d'un jeune homme fasciné par le Japon pour son « calme », sa « simplicité », sa « dignité ».

Il n'empêche, il sait pourquoi il faut continuer à faire de la musique, à aller au concert : « Pour vivre quelque chose de grand. » Son dernier disque fait entendre comment il « se sépare de la musique pour la libérer à travers un geste instrumental généreux, d'une transcendance pianistique fabuleuse, qui la fait vivre dans la conscience de l'auditeur ». Pas étonnant de la part de quelqu'un qui, dans sa jeunesse avait la magie comme hobby. ♦

Philippe Venturini



JOHANNES BRAHMS

(1833-1897)

**Rhapsodie n° 1. Sonate n° 2
+ Bartók: Rhapsodie. Liszt:
Rhapsodie hongroise n° 11**
Alexandre Kantorow (piano)

Bis-2380 (SACD).

2019-2020. 1h06

LE LABEL DE L'ANNÉE

BIS, ON EN REDEMANDE

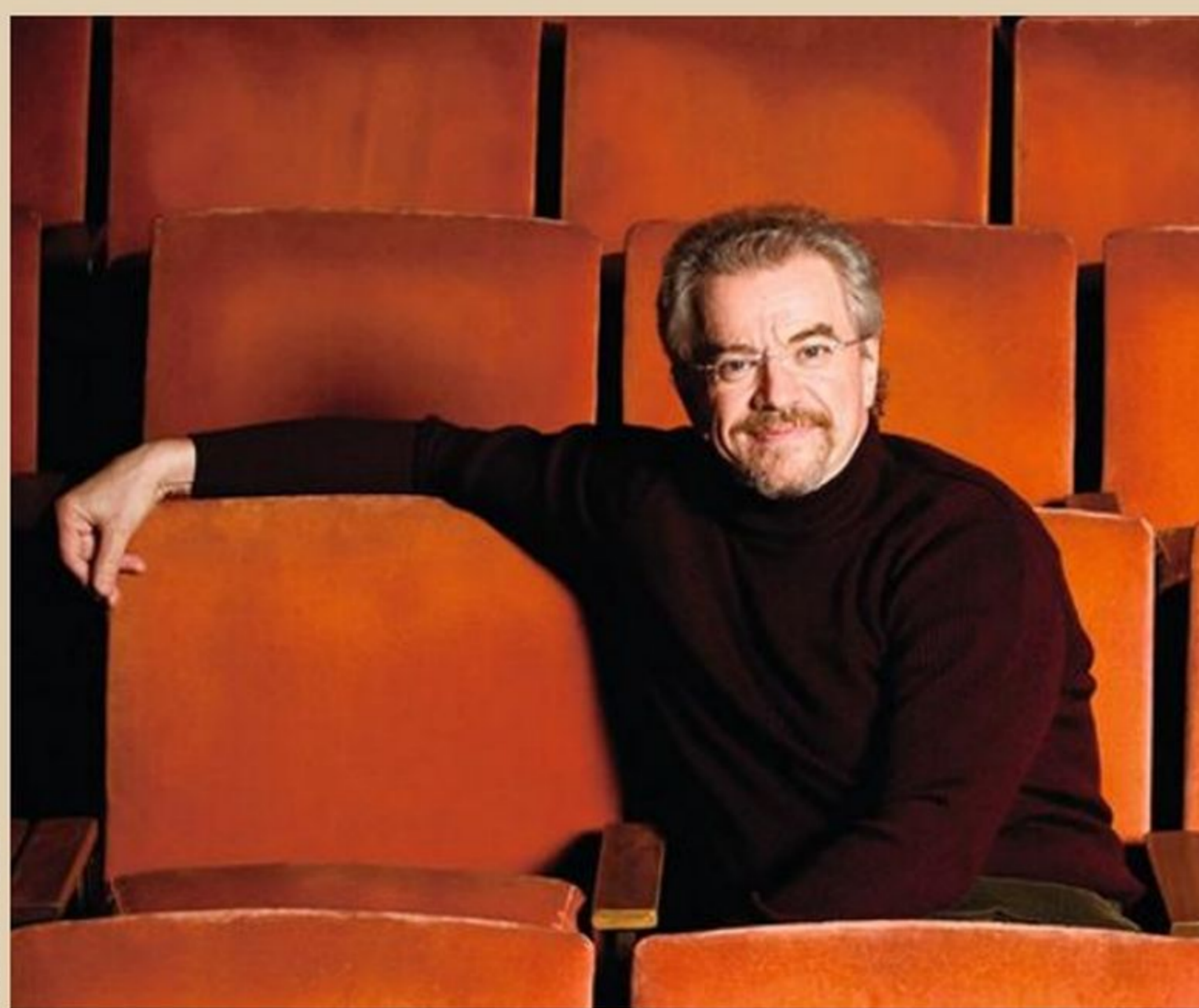
De l'audace, du flair, un travail sincère, rigoureux mais néanmoins singulier, voilà tout ce que l'on attend d'un très grand label.

Fidélité, curiosité, témérité sont les principaux axes qui orientent la politique artistique du label suédois Bis depuis sa création par Robert von Bahr en 1973. Il fallait en effet un certain culot pour décider de confier une intégrale de la musique sacrée de Bach à un ensemble alors méconnu, le Bach Collegium Japan, et à son chef Masaaki Suzuki. Tout comme entreprendre une « Édition Sibelius » en 68 CD, une exploration de la musique pour clavier de Carl Philipp Emanuel Bach (plus de 40 CD), une passionnante intégrale de symphonies d'Allan Pettersson (que ne joue-t-on pas cette musique en France !). Ou encore faire découvrir le compositeur contemporain Kalevi Aho, publier le tout jeune Alexandre Kantorow dès 2016, alors qu'il ne croulait pas encore sous les récompenses, s'aventurer dans un nouveau cycle Mahler avec un orchestre américain qui ne fait pas partie des Big Five, celui du Minnesota, et pas le plus célèbre des chefs finlandais, Osmo Vänskä (photo). Pourtant, Yannick Millon a accueilli avec un enthousiasme renouvelé leurs dernières parutions, les *Symphonies n° 1* (Classica n° 217), n° 4 (n° 221) et n° 7 (n° 226). Il y remarque un style « tout aussi analytique qu'un



Boulez à Chicago » et « un univers sonore foisonnant bien que millimétré ». Cette mise en place rigoureuse ne se réduit cependant jamais à une abstraction géométrique ni à une dessiccation chromatique grâce à une sonorité « chaleureuse et européenne »,

relayée par une prise de son très fine, signe distinctif des disques Bis depuis toujours (publication en SACD). La *Symphonie n° 4* arbore même des « contours légèrement floutés [...] dans une pureté mozartienne absolue ». Et dans la difficile *Symphonie n° 7*, Osmo Vänskä convoque les fantômes des deux *Musiques de nuit*, anime comme il se doit la « valse macabre » du Scherzo et réussit un *Finale* « parfaitement lisible, très Rondo, d'une seule coulée, jamais écrasant. » Des projets à long terme, une collaboration soutenue avec des artistes de premier ordre, des idées originales : on en redemande. On dit bis ! ♦ Philippe Venturini



ANN-MARSDEN



FRANZ SCHUBERT

(1797-1828)

Sonates pour piano D. 958, D. 959 et D. 960

Francesco Piemontesi (piano)

Pentatone PTC5186742.

2018. 1h56

Francesco Piemontesi semble avoir fait sienne la formule d'Alfred Brendel qui affirmait que ces sonates « ne sont pas un message d'adieu ». Alors que la plupart des pianistes proposent une lecture marquée par le pathos, le pianiste suisse en offre une riche de contrastes et de vitalité. Drame et bravoure se déploient avec autorité dans la spectaculaire *D. 958* dont le finale électrisant oscille entre le malicieux et le macabre. Dans la *D. 960*, souvent soumise à des tempos retenus, Francesco Piemontesi ose un discours éloquent et teinté d'une douceur élégiaque. Dans la *Sonate D. 959*, il fait montre de sa maîtrise de l'instrument et de la narration. Sa virtuosité lumineuse souligne l'alacrité de l'*Allegro* avant de se confronter à l'effrayant *Andantino* dont la mise en scène subtile, fidèle à la partition, balance entre neutralité et instabilité. La structure de l'œuvre reste souveraine et le discours est guidé par une vision à long terme. À cette hauteur de vue s'ajoute une rare reconnaissance de l'énergie créative d'un jeune compositeur trentenaire et de l'urgence avec laquelle il se précipita vers un avenir prometteur. ♦ Melissa Khong

